vue est-elle beaucoup plus frappée d'un autre phénomène de l'audace humaine : une ligne coupe la surface du rocher, et cette ligne est tracée par les cheneaux d'un aqueduc. Les prairies de Faren, dont je vous ai parlé, n'ont point d'autre irrigation; il fallait, de toute nécessité, la demander à la Dala. Mais comment contraindre ses eaux à s'élever subitement d'un précipice sur un sommet? On l'a donc prise à une grande distance, on l'a attachée aux flancs mêmes du rocher, et l'imagination ne peut se rendre compte de l'opération qu'avec effroi. Que l'on ait profité de quelques aspérités pour y appuyer les conduits; qu'on se soit aventuré jusqu'au point de les y porter, cela se comprend encore; mais qu'à une égale distance du sommet et de la base, sans appui, sans secours, l'ouvrier ait pu employer toute la vigueur de son bras à percer le roc, qu'il y ait enfoncé des traverses de bois pour en faire des supports à l'aqueduc, c'est ce qui est vraiment inconcevable. Quelques montagnards, sans autre intérêt que d'abréger leur route, marchent sur ces conduits étroits, tandis que le plus hardi de nos acrobates tremblerait d'y hasarder son existence.

En arrivant au-dessus de Louéche-le-Bourg, on est frappé de la vue de ses vieilles tours, de ses églises antiques; on porte ses regards sur la prairie des *gémissemens,* où les patriotes valaisans taillèrent en pièce une noblesse ambitieuse soutenue par les Bernois; enfin, on voit vis-à-vis l'embouchure de la Dala un autre torrent s'écouler dans le Rhône, de telle sorte que, si ce fleuve ne les divisait, ils se heurteraient dans leur course. Le Valais, qui s'alonge entre ses grandes files de montagnes et de glaciers, paraît désormais moins étroit : tout est vaste quand on vient de ces défilés.

A Tourtemagne je me suis détourné de la route pour visiter une cascade dont la réputation est établie sur les éloges de plusieurs voyageurs. Elle fait beaucoup de vacarme, mais il faut avouer qu'elle est dans un lieu peu propre aux développemens pittoresques. Rien de ce qui l'entoure ne contribue à l'embellir; il y a peu de végétation, et l'uniformité de niveau dans les collines qui forment ce bassin, permet à peine de reconnaître que la chute a cent pieds d'élévation. Pour l'admirer, il ne faut avoir vu ni le Nant d'Arpenas, ni Pissevache, ni la cascade de Chède. Elle a cependant assez d'eau pour déployer le même luxe; mais elle est comme ces riches qui dépensent leur avoir sans se faire honneur. Toutefois, quand on descend dans la grotte qu'elle couvre de ses ondes, l'effet est magnifique : on se trouve placé sous la voûte aquatique, et la courbure mouvante décrite par les eaux semble ébranler tous les objets qu'on aperçoit, tandis que le bruit, se perpétuant et se renouvelant comme par secousses successives, étourdit l'oreille et confond la pensée.

De Tourtemagne à Viége on ne voit que montagnes et mares d'eau. Les habitans ne craignent pas d'y planter leurs légumes, et l'on s'étonne de trouver parmi les roseaux des féves, des pommes de terre et des choux. Sur la foi de quelques voyageurs, je m'attendais à jouir d'ici de la vue du Mont-Rose et de sa cime effeuillée, qui prétend disputer au

Mont-Blanc l'avantage de la hauteur; mais il me faut remettre à une autre fois le plaisir de contempler ses glaciers resplendissans dorés par les feux du soleil : c'est le Haneck que vous apercevrez sur le dessin que je vous envoie; c'est le Haneck encore qui a usurpé l'admiration que mes prédécesseurs croyaient accorder au Mont-Rose; il a trompé jusqu'au scrupuleux Ebel. Il n'est pas un homme que nous n'ayons interrogé : depuis le curé jusqu'à l'aubergiste, tous se sont trouvés d'accord. Ce n'est qu'après avoir fait plusieurs lieues dans la vallée qui s'ouvre à Viége, qu'on aperçoit le Mont-Rose. Pour vous en dédommager, portez votre attention sur le joli dessin de Villeneuve. La ville est d'un aspect pittoresque; sa principale église s'élève sur un roc au-dessus du Vispach, rivière qui, plus belle, plus riche que le Rhône, court cependant lui livrer ses eaux, que bientôt il dispersera dans ses marais fangeux.

Je suis, etc.

XXXI.e LETTRE.

Brigue, 10 Septembre 1826.

A la Même.

J'ai traversé rapidement Glys et Brigue, où je suis revenu après une courte promenade à l'hermitage célèbre de Hochflue; mais je ne puis m'empêcher de me plaindre vivement de l'insouciance des habitans, qui négligent, qui ignorent même l'une des plus grandes beautés dont la nature ait enrichi leur pays. Villeneuve avait placé dans mon porte-feuille un joli dessin du cours de la Massa. Quel fut donc mon étonnement, quand personne ici ne parut savoir de quoi il s'agissait! Cependant j'avais trop appris à compter sur l'excellence de mes renseignemens. Je ne voulus pas en démordre, et il se trouva enfin un guide qui prétendit me comprendre. Nous voilà partis : nous passons le pont du Rhône et le joli village de Natters; nous gravissons la hauteur au-dessus de la chapelle de Saint-Antoine; nous parcourons les prairies, et bientôt je m'aperçois que mon guide ne sait où aller. Après avoir marché de coteaux en coteaux, après avoir cent fois expliqué et cent fois embrouillé le sujet de ma course, je me trouve devant une belle cascade qui ne répondait en rien au dessin que je vous envoie et qui ne convenait pas davantage à mes notes. Nouvelles explications, nouveaux mésentendus : le guide me soutient qu'à moins d'aller jusqu'au glacier d'Aletsch, à plus de trois lieues, il n'y a rien de pareil à ce que je demande. Déjà je renonçais à mon entreprise, et nous quittions la chute du Kelchbach, sans plus nous inquiéter de celle de la